

Alors l'âme lourde aux ailes boueuses se détachera doucement du corps, et montera comme une flamme tranquille se perdre dans le soleil.

Vous vous êtes bien repus, les amis, sur le rivage en fête.

Rire, danse, petits baisers et lent bavardage.

La fête en vous s'est accomplie et s'est perdue dans la chair; mais en moi le vin fermente, la chair s'anime, un air marin bondit qui va me renverser.

J'ai envie d'entonner un chant. Faites-moi place, frères!

Ah! la fête est grande et le lieu étroit.

Écartez-vous, il me faut de la place pour m'allonger, de l'air pour ne pas étouffer.

Que je lance les jambes, que j'étende les bras, que je ne blesse pas dans mon exaltation vos femmes et vos enfants.

Car elles me sauteront à la gorge, je crois, quand je laisserai mes paroles s'en aller de rive en rive faire la chasse à l'homme.

Et quand mon gosier sera sec et ma peine obsédante, je me lèverai et réclamerai de l'espace pour danser sur le rivage.

Ote-moi la prudence, mon Dieu, que s'ouvrent les tempes, que s'ouvrent les trappes de l'esprit, que le monde respire!

Holà! paysans-fourmis, charrieurs de blé, je vais semer le coquelicot rouge pour incendier les champs.

Filles à la colombe sauvage posée sur votre poitrine fraîche, gaillards au couteau noir serré à la ceinture, la terre est un arbre mort, même si vous vous battez.

Moi, de mon chant, je vais la faire fleurir!

Artisans, laissez vos outils, rangez vos tabliers, sortez du joug de la nécessité, la liberté pousse un cri.

La liberté, frères, ce n'est pas le vin, ni la femme douce, ni le bien dans les celliers, ni le fils dans le berceau, c'est un chant solitaire et dédaigneux qui se perd dans le vent.

Buvez l'onde âpre du Refus, pour purifier votre pensée, oubliez vos drogues et l'intérêt avilissant, que vos cœurs deviennent des cœurs d'enfant, vierges, insouciantes et fragiles, fleurissez, cervelles, et que le rossignol vienne chanter!

Et vous, vieillards, criez pour que vos dents repoussent et vos cheveux noirs de corbeau, pour que l'esprit délié rebondisse!

Sur notre maître le Soleil, sur notre dame Lune, je jure que la vieillesse est un rêve et la mort une illusion.

Tout est artifices de l'âme et jeux de l'esprit, tout est vent qui souffle et ouvre les tempes.

Un rêve léger et ce monde est né.

Partons à la conquête du monde, amis, avec le chant!

Holà! compagnons du voyage, prenez les rames, le capitaine avance.

Mères, donnez le sein à vos nourrissons, qu'ils cessent de pleurer!

En avant! plus de soucis médiocres, dressez l'oreille, je vais raconter les aventures et les tourments du célèbre Ulysse.

CHANT I

Quand il eut fauché dans ses larges cours les jeunes arrogants, Ulysse, enfin, relâcha son arc rassasié et entra dans un bain chaud pour laver son corps de géant.

Deux esclaves se relayaient pour verser l'eau, mais quand elles virent le maître elles se mirent à hurler parce que son ventre velu et ses cuisses fumaient, et qu'un épais sang noir ruisselait de ses deux paumes.

Sur les dalles, les cruches d'airain roulèrent avec fracas.

L'Errant, attendri, se mit à rire dans sa barbe bouclée, et d'un froncement de sourcils fit signe aux filles de sortir.

Longtemps, il jouit de l'eau tiède, ses veines s'étaient dans son corps comme des fleuves, ses reins se détendaient, et le grand esprit, dans le bain, s'éclairait et se délassait.

Il s'apaise puis, légèrement, lentement, d'une huile parfumée il lisse sa peau desséchée par le sel, et ses longs cheveux, et la jeunesse revient fleurir sa chair flétrie.

Sur des clous à tête d'or, dans l'ombre parfumée des vêtements brillent, où l'épouse fidèle a brodé des navires rapides, des dieux et des vents violents.

L'homme tend sa main bronzée et lentement choisit l'étoffe la plus flamboyante qu'il déploie sur son épaule.

Tout fumant encore, il tire le verrou et franchit la porte.

Dans l'ombre les esclaves sont éblouis, s'éclairent les poutres noircies de la maison ancestrale, et Pénélope qui attendait, muette et blême, sur le trône, se retourne; ses genoux se dérobent de terreur: «Ce n'est pas lui, ô dieux, que j'ai désiré tant et tant d'années! Je vois un dragon géant qui écrase mon foyer.»

L'Archer perçoit la peur obscure de la pauvre femme et dit doucement à ses entrailles en feu: «Mon âme, celle qui t'attend, courbée, pour que tu ouvres ses genoux verrouillés et jouisses avec elle de la même plainte, c'est la femme que tu désirais en te battant contre la mer, contre les dieux, et contre les voix profondes de ton cerveau immortel!»

Il dit, mais dans sa poitrine en colère, son cœur n'a pas sursauté.